

L'INDÉPENDANT

DES BASSES-PYRÉNÉES

JOURNAL RÉPUBLICAIN PARRAISANT TOUS LES JOURS EXCEPTÉ LE DIMANCHE

TÉLÉPHONE 0.33

TÉLÉPHONE 0.33

ABONNEMENTS :

Pau, département et limitrophes.....	3 Mois : 8 fr. 10	6 Mois : 14 fr. 20	1 An : 26 fr.
Autres départements.....	8 fr. 50	12 fr. 24	24 fr.
Étranger.....	10 fr.	18 fr.	36 fr.
Maires et Instituteurs des Basses-Pyrénées.....	8 fr.	16 fr.	

RÉDACTION & ADMINISTRATION : 11, Rue des Cordeliers, PAU.

Rédacteur en chef : OCTAVE AUBERT

La direction politique appartient au Conseil d'Administration de la Société Anonyme de l'INDÉPENDANT

Tout ce qui concerne les Abonnements et les Annonces doit être adressé à PAU à M. GEORGES HAURET, Administrateur-Comptable. A PARIS, aux diverses Agences pour les Annonces.

LES MANUSCRITS NON INSCRITS NE SONT PAS RENDUS

ANNONCES :

Annonces judiciaires.....	20 c. la ligne
Annonces ordinaires.....	30 "
Réclames.....	50 "
Chronique locale ou Faits divers.....	1 franc.

Les Annonces de décès se traitent à forfait.

NOUVELLES OFFICIELLES

Samedi (matin).

Après une nouvelle et brillante attaque, l'importante position des Eparges qui domine la plaine de Woëvre et que l'ennemi défendait obstinément, est tout entière en notre pouvoir. Nous avons enlevé hier plus de 1.500 mètres de tranchées et ce matin les Allemands ne conservaient sur le plateau que deux îlots de quelques mètres, encore fortement tenus. Nous nous en sommes emparés cet après-midi en faisant 150 prisonniers. Nous avons ainsi atteint l'un des principaux objectifs de nos opérations des derniers jours.

Plus au sud, au Bois d'Ailly, nous avons maintenu tout notre gain (200 mètres en profondeur, sur 400 mètres) et repoussé trois contre-attaques.

Au Bois de Mortmare, les Allemands ont prononcé quinze attaques pour reprendre les tranchées que nous leur avons enlevées hier. Ils ont été quinze fois repoussés. Il y a sur le terrain des monceaux de cadavres allemands.

Sur le reste du front, les actions à signaler sont les suivantes :

En Belgique, près de Driegrachten, une attaque allemande a occupé un élément de tranchée sur la rive gauche de l'Yser, tandis qu'une attaque belge débouchant non loin de là, sur la rive droite, y installait une tête de pont.

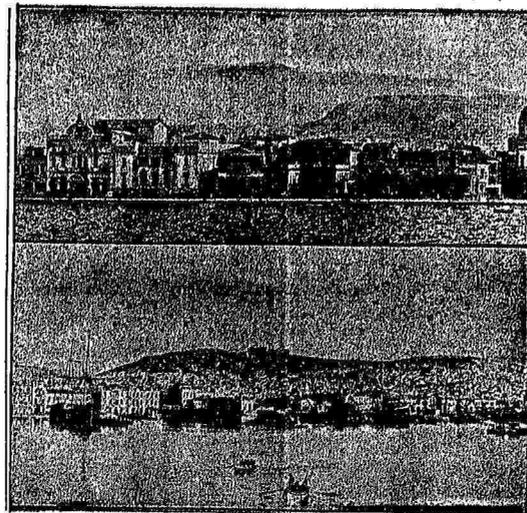
En Champagne, une action d'infanterie, toute locale mais très vive, s'est déroulée au nord de Beausséjour. Les Allemands ont essayé de reconquérir une partie des tranchées perdues par eux le mois dernier. Leur attaque a été fauchée sur un point où ils ont réussi hier soir à s'installer dans un élément avancé. Nous avons aujourd'hui contre-attaqué repris cet élément et ramené l'ennemi à son point de départ, en lui infligeant des pertes sensibles.

Sur les pentes sud-est de l'Hartmannswiller, le nombre des prisonniers faits par nous dans les dernières journées est de 450.

Samedi (soir).

Plus de cent au communiqué d'hier soir. Les rapports complémentaires arrivés cette nuit relatent que les deux bataillons de nos vétérans maîtres hier des dernières positions allemandes aux Frennes, ont donné lieu à des combats acharnés à la balonnette.

L'ACTION CONTRE LA TURQUIE



DEUX VUES DE SMYRNE

En bas, on remarque dans la vue générale, le fort sur la montagne.

NOUVELLES DE LA GUERRE

Les Bulgares et leurs voisins.

DANS LES FLANDRES

LONDRES. — On télégraphie de Rotterdam :

« Une grande activité règne à Roulers, où une vingtaine de mille hommes, parmi lesquels de nombreux Bavarois et Saxons, sont logés dans les églises et dans les écoles. »

« Trois aérodromes, d'où partent les avions qui renseignent l'état-major sur les mouvements des troupes alliées dans la région d'Ypres et de Dixmude, ont été découverts à Rumbek, Gits et Indelmunster. »

DES SUCCÈS POUR LES ALLIÉS SONT SIGNALÉS

AMSTERDAM. — Suivant le « Telegraaf », le bruit circule à Louvain que les Allemands ont subi des revers en Flandre française.

On signale des mouvements importants de troupes qui partent de Mons dans la direction de la frontière française.

Huit trains transportant des morts et des blessés ont traversé Louvain dimanche soir.

AÉROPLANE ALLEMAND ABATTU

AMSTERDAM. — Un aéroplane allemand, qui venait de lancer des bombes sur Bergues, a été abattu par le feu des alliés. Le pilote et l'observateur ont été tués.

CINQ SOUS-MARINS ALLEMANDS A ZEEBRUGGE

AMSTERDAM. — D'après un message de Bruges, cinq sous-marins allemands de petites dimensions vont opérer dans la mer du Nord, avec Zeebrugge pour base.

UN PIRATE ENDOUMAGÉ

AMSTERDAM. — Un sous-marin allemand, sérieusement avarié, est entré il y a quelques jours dans le port de Zeebrugge et a été envoyé à Anvers.

LES ALBANAIS BOMBARDENT DURAZZO

ROME. — On télégraphie de Durazzo que les Albanais, au nombre de 5.000, sont venus devant cette ville et ont recommencé à la bombarder.

Essad pachà qu'on avait sommé de se rendre les a attaqués. Les insurgés étaient munis de canons à tir rapide et commandés par Revick Toprali qui a toujours été un chef dévoué à l'Autriche.

VON DER GOLTZ CHEZ FRANÇOIS-JOSEPH

LA HAYE. — Selon une dépêche de l'agence Wolff, le maréchal von der Goltz a été reçu à son passage à Vienne, en audience par l'empereur François-Joseph. Il a trouvé le souverain grave mais ferme. Il s'est ensuite entretenu avec le ministre des affaires étrangères et l'ambassadeur de Turquie.

A Budapest, le maréchal von der Goltz a rendu visite au comte Tisza et au ministre de la guerre.

UN QUARTIER GÉNÉRAL ALLEMAND GANONNE

LONDRES. — La « Témoin oculaire » anglaise rapporte que, le 7 avril, les canons anglais ont touché plusieurs fois la maison où était établi le quartier général allemand, et avec des résultats appréciables, car on y a vu après sortir

plusieurs blessés transportés sur des civières.

LES TURCS FORTIFIENT LES LIGNES DE TCHATALDJA

SOFIA. — On mande de Constantinople que les autorités militaires turques pressent fébrilement la mise en état de défense des lignes de Tchataldja.

Les travaux ont lieu sous la surveillance d'officiers allemands du génie.

L'OFFENSIVE RUSSE

PETROGRAD. — Les Russes sont en possession de la plus grande partie des crêtes des Carpathes et ont repoussé définitivement au sud des Carpathes plus de six armées ennemies. Il semble qu'il n'y ait plus de remède à la situation orléane des austro-hongrois.

L'Armée Autrichienne en deux Tronçons.

PETROGRAD. — Les Russes se sont rendus maîtres de Smolnit, localité située à seize kilomètres plus à l'ouest de Gien et se trouvant au carrefour d'une ligne de chemin de fer et de l'unique chaussée de Barfield à Ujeok.

C'est entre ces deux dernières localités, qui sont à l'extrémité d'un vaste front, que se joue l'ultime partie pour les Autrichiens sous le commandement du général Bolerovitich. Peut-être même la partie est-elle déjà bien compromise, si non perdue, car depuis la prise de Smolnit l'armée du général Bolerovitich est divisée en deux tronçons sans communication possible entre eux.

Dans la région de Batoum.

PETROGRAD. — Dans la région de Batoum, la vie normale est presque complètement rétablie, et les dernières traces de l'invasion turque disparaissent rapidement.

LA TURQUIE ET LA PAIX

ROME. — Le bruit court que Midhat-Chukri et M. de Carasso, qui viennent d'arriver à Rome, seraient chargés par les Jounes-Turcs d'entamer des négociations de paix. Cette information n'a reçu jusqu'à présent aucune confirmation.

VOILIER PORTUGAIS COULÉ

LONDRES. — Un sous-marin allemand a coulé le 3 avril, le voilier portugais « Doura », se rendant de Cardiff à Porto avec un chargement de charbon.

L'équipage a été sauvé et débarqué à Swansea.

UN CROISIERE BOCHE BOMBARDÉ UNE MAISON DE CAMPAGNE

PETROGRAD. — Sur le littoral de la Baltique, près de l'embouchure de la Swenta, un croiseur allemand a lancé vingt obus de gros calibre sur une maison de campagne de Gzernodislof.

LA VILLE DE OZERNOVITZ EN FLAMMES

PETROGRAD. — Sur la rive droite de la Vistula, les cosaques ont abattu un aéroplane allemand.

Dans la Pologne occupée par les Allemands, un train dans lequel se trouvait l'état-major d'un corps d'armée a été défilé. Plusieurs officiers supérieurs ont été tués, les autres ont été blessés.

On annonce qu'un incendie a presque complètement détruit la ville de Ozernovitz. Le feu avait pris naissance à l'hôpital militaire austro-allemand où vingt blessés ont péri.

La Macédoine, convoitée par trop de balkaniques, est le grand sujet de discord qui s'est opposé, qui s'oppose encore à la formation d'une union balkanique.

La Bulgarie affirme que depuis 1878, elle a demandé l'autonomie de la Macédoine. Comme après le défilé des Turcs, la Serbie a occupé une zone contestée, comme les Grecs ont pris aussi leur part de cette région litigieuse, la Bulgarie se trouve lésée.

Ayant subi un dommage au partage elle est entrée en guerre avec les Balkaniques. Vaincue, elle voudrait quand même recouvrer une part des dépoüilles. C'est pourquoi, soit allié, soit ennemi, elle ressemble si bien à un chien.

Pour rester neutre, alors que son intérêt évident est de marcher sur Andrinople et de vaincre les Turcs, pour accepter une place dans cette union balkanique dont parlent beaucoup les peuples inclinés et calculateurs, la Bulgarie demande actuellement un nouveau partage de la Macédoine.

Les revendications des Bulgares sont dirigées contre les Roumains, contre les Serbes et contre les Grecs. Et les Bulgares, épuisés par deux guerres, semblent si redoutables aux nations balkaniques que celles-ci, malgré les appels réitérés de leur intérêt, de leur devoir et de leur honneur, n'ont pas intervenu contre les Turcs ni contre les Autrichiens.

Avec Maté Gheroff, précisions les revendications de la Bulgarie.

La Bulgarie demande aux prudents Roumains, qui résistent l'arme au pied pendant les sacrifices sanglants des Balkaniques pour se libérer des Turcs, cette partie de Dobroudja qu'ils lui enlèveront pendant qu'elle était aux prises avec trois adversaires.

Les Bulgares disent avec raison que les Roumains, n'ayant rien tenté, ont trop largement participé aux bénéfices. On leur donna Silistrie, puis ils prirent une part du territoire national bulgare. Et voilà pourquoi — nous avons déjà eu l'occasion de l'expliquer — les Roumains n'osent pas intervenir : ils ont peur d'une attaque bulgare si eux-mêmes se décident à attaquer l'Autriche ; ils attendent l'intervention de l'Italie, qui elle-même attend le milieu ou la fin du printemps.

Le différend serbo-bulgare est plus compliqué. Les Serbes et les Bulgares étaient liés par des traités d'alliance. Après la défection des Turcs, les Serbes qui n'échappent pas à la mentalité un peu tortueuse des Balkaniques récla-

mèrent une révision des arrangements antérieurs et ne se contentèrent plus des avantages promis. Nous n'entrons pas dans l'exposé trop subtil des textes et des prétextes qui prétendent justifier cette modification des traités.

Les prétentions nouvelles de la Serbie proviennent de ce que la diplomatie européenne s'imagina de créer un Etat Albanais pour empêcher les Serbes d'accéder à l'Adriatique. La Serbie exigea alors une part plus grande de la Macédoine. D'où la guerre de la Bulgarie contre la Serbie, la Grèce et la Monténégro ; d'où le traité de Bucarest qui dépeçait la Bulgarie des fruits de ses victoires et lui ravit une partie de celle de la Macédoine, pour laquelle elle avait si vaillamment lutté contre les Turcs. Toute la Vieille-Serbie revenait à la Serbie.

D'autre part, en mars 1913, la volonté des Grecs prévalut au congrès de Bucarest. Les Grecs se basèrent sur le principe des nationalités pour le partage des dépoüilles ; mais les Bulgares affirmèrent ne réclamer aussi que l'application de ce même principe des nationalités. Débat ethnique et religieux confus, où il nous est bien difficile de savoir de quel côté est la justice.

Toujours est-il — M. Maté Gheroff et les intellectuels bulgares sont partisans de l'union balkanique à la condition qu'on consulte le passé, la vie, les aspirations de la province qu'ils se disputent ; là où l'application de ce principe rencontrerait des difficultés il faudrait se baser sur l'équité.

Autrement dit, alors que l'incendie s'allume tout près, alors que les décisions salutaires doivent être prises vivement, le Bulgare qui a reçu de l'argent allemand, le Bulgare nous parle d'un congrès d'ethnologues, de savants et de diplomates...

Où, mais les comitadjis excités par des agents allemands, les comitadjis qui préfèrent la rapine aux bavardeges se sont déjà ébranlés vers les frontières de la Serbie et de la Grèce ; des impatiences se manifestent dans l'armée républicaine qui jette des regards de convoitise vers Andrinople en même temps que vers la Macédoine. Quel courant dominera l'autre ? La Bulgarie va-t-elle entendre la voix du devoir supérieur ou, par rancune, va-t-elle s'annihiler, se déshonorer, se suicider ?

Nous pouvons attendre d'ailleurs sa décision sans impatience. Après la victoire des Alliés, chacun sera payé suivant ses œuvres.

Octave AUBERT.

La Mesure.

On appelle mesure le duel entre étudiants allemands. Ce mot vient du mot français se mesurer. Cette coutume barbare est aussi une mesure de la mentalité de l'étudiant tauton.

Il faut pourtant convenir que tous

avec sa badine en main, sa casquette, son écharpe et ses fraîches blessures rendues plus voyantes par des bandes de taffetas romain, pour avoir une idée de sa morgue insolente et de son prestige. Dans une petite ville d'université comme Marbourg, de l'importance de Pau, l'étudiant combattant est roi. C'est à lui que va l'admiration béate et résignée des jeunes filles. Il est le lion de la cité, le terror du bourgeois et, la nuit, l'escarpe des ruelles.

La discipline est rigoureuse dans les mess d'étudiants, leurs relations, entre eux ou avec les autres étudiants et le public sont strictement codifiés. Ils sont d'une essence supérieure, ils forment une caste à part. Il n'y a pas de solennité officielle où ils ne soient conviés à côté des autorités et il y appartient avec leurs costumes héréditaires et leurs bannières, une provocation suffisante qui inspire le respect et l'admiration.

Ce n'est pas par contrainte que chaque étudiant se soumet aux traditions sévères de son groupe. C'est par goût, par affinité. On ne l'oblige pas à y adhérer, mais l'Allemand aime à être rigé et, sévèrement mené, il réplique à l'indépendance de vie et de pensée. Il veut délibérément se soumettre, se sentir membre d'un organisme qui lui trace sa ligne de conduite.

Dans ses relations avec ses camarades de corps, l'étudiant observe la hiérarchie. Il ne se permettrait pas de parler avec jureverence à un étudiant de deuxième année s'il est débutant et c'est avec un véritable respect qu'il parle au major. Ne croyez pas que le major soit l'étudiant le plus avancé dans ses études ou le plus sympathique dans le sens où nous entendons ce mot. Ce n'est pas celui qui s'impose par son savoir, c'est celui qui s'impose par son savoir.

Quant les étudiants sont ensemble ils parlent surtout des incidents de leurs dernières réunions, des amonitions qu'ils ont encourues, ils ergotent sur la lettre de leurs statuts et c'est l'opinion la plus orthodoxe qui prévaut toujours. Quant aux curiosités intellectuelles, aux problèmes de la vie politique, morale ou sociale, ils n'en ont cure. Une bonne partie de leur temps se passe à boire de la bière en corps, suivant les rites consacrés, dans une brasserie qu'ils s'imposent, à faire leurs exercices préparatoires de duel.

Ne leur demandez pas ce qu'ils pensent du socialisme ou du pangermanisme. Ils ne pensent pas. Cela ne leur regarde pas. Ou plutôt il est entendu qu'un socialiste est disqualifié, que c'est le dernier des voyous et que l'Allemagne est au-dessus de tout.

Il y a deux ou trois petites associations d'étudiants combattants dans une ville elles se distinguent à la couleur de leurs casquettes, à la brasserie qu'elles fréquentent, à l'origine plus ou moins aristocratique de leurs membres.

Lorsque deux groupes d'étudiants à casquettes différentes se rencontrent dans la rue ils se saluent bien bas avec un respect affecté et un geste ankylosé. Il ne faut pas que deux étudiants se regardent d'un certain air, sans que l'un d'eux n'ait une provocation en bonne forme. Mais un pareil incident n'est pas nécessaire pour qu'il y ait duel. En effet, les comités directeurs de chaque association se réunissent à

date fixe et dressent la liste de leurs camarades qui seront mutuellement opposés dans la prochaine mesure.

Comme tout cela est charmant ! Quelle jovialité, quel savoir-vivre, quel laisser aller, quelle jeunesse turbulente !

Voyns ce qu'est un duel. On se donne rendez-vous à la campagne, dans une auberge consacrée où la grande salle est réservée. Des étudiants, jeunes et vieux, s'y groupent par corporation. Les casquettes de différentes couleurs ne se mêlent jamais. Pendant toute une matinée cette foule de reîtres assistera sans dégoût à une succession de rencontres sanglantes, jugeant les coups, pronant parti intérieurement pour ses délégués respectifs, fumant, buvant de la bière, respirant l'odeur fade du sang et ne s'impressionnant de bavarder que lorsque deux adversaires s'affrontent. Alors l'intérêt devient poignant et unanime, comme celui qui, dans les arènes, précède la mise à mort du lauréat.

Voici les deux adversaires. Ils ont des lunettes de fer percées d'un trou derrière lequel s'embusque l'œil. Le cou est protégé jusqu'aux oreilles, le bras qui porte la rapière est protégé par un emmaillofrage de bandoliers de soie qui le raidit. Une simple chemise, des pantalons, un tablier de cuir ficelé à la ceinture, noirci du sang de plusieurs générations. « En garde ! Partez ! » Ils sont à un pas, les sabres se rencontrent, on entend l'acier se heurter à la garde qui sonne et tout de suite un coup porte.

« Veuillez constater « un sang » pour nous, cria l'assistant.

C'est « un sang » en faveur de celui qui a touché. Un peu de sang sort en effet des boucles blondes et laisse une trace rouge verticale sur le front, sur la joue, puis quelques filets plus bruns ruissellent sur la chemise et sur le plancher.

Alors le médecin examine la blessure et retire sa main ensanglantée. On peut continuer. Les combattants se remettent en position. Nouvel assaut. Silence. Cinq fois. Cette fois, c'est la joue qui est fendue. Le sang jaillit. Sur le visage, plus une seule petite place blanche ne reste. Nouvel examen médical et, parfois, nouvel ordre de poursuite. Il arrive que dans l'assaut on s'élève, c'est lorsque trois ou quatre jets de sang humain aspergent l'assistance à deux mètres à la ronde. Mais de pareils coups sont rares. En général on s'arrête à la première blessure si elle est de qualité.

Alors tandis qu'un aide jette du son sur les flammes, on félicite l'heureux blessé comme pour des relevailles. Lui est fier, surtout s'il a été touché plusieurs fois et alors ces lèvres sous les caillots de sang esquissent une hideuse contraction qui est un sourire de triomphe.

Quand il rentrera en ville tout à l'heure avec les autres blessés de la matinée et que son visage exsangue disparaîtra sous les bandes Velpeau, les jolies Gretchen viendront le voir passer avec admiration en reniflant les senteurs de phénol et d'iodyforme.

Comme tout cela est charmant. Quelle jovialité, quel savoir-vivre, quelle grâce enjouée et sentimentale ! Vous comprenez que les intellectuels allemands sont les premiers du monde et qu'ils se distinguent entre tous par leur humanité. Mais jugez d'après eux des non-intellectuels !

C. C.



Le roi Pierre de Serbie et son état-major.

Voir la Dernière Heure à la Troisième Page.

